

BUREAUX: RUE NAIN, 1.

Roubaix, Tourcoing:
Trois mois. 12 f.
Six mois. 25
Un an. 44

L'abonnement continue, sauf avis contraire

JOURNAL DE ROUBAIX

QUOTIDIEN, POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL

DIRECTEUR-GÉRANT: J. REBOUX

Le Nord de la France:
Trois mois. 13 f.
Six mois. 26
Un an. 52

ANNONCES: 15 centimes la ligne.
RECLAMES: 25 centimes
— On traite à forfait.

Ou s'abonne et on reçoit les annonces: A ROUBAIX, aux bureaux du journal, rue Nain, 1; A TOURCOING, chez M. Vanaverbeck, imprimeur-libraire, Grande-Place; A LILLE, chez M. Béghin, libraire, rue Grande-Chaussée. A PARIS, chez MM. Havas, Laffitte-Bullier et Cie, place de la Bourse, 8; A BRUXELLES, à l'Office de Publicité, rue de la Madeleine.

ROUBAIX, 19 NOVEMBRE 1870

Voir les dernières nouvelles à la troisième page

Dépêches télégraphiques

(Service particulier du Journal de Roubaix)

Vienne, 18 novembre.

L'Abend Post dément catégoriquement le bruit de prétendus préparatifs militaires.

La Presse annonce que le comte Pöflocki aurait offert la démission du cabinet.

DÉPÊCHE PRUSSIENNE DE BERLIN.

Versailles, 18 novembre.

Le roi à la reine Augusta à Coblenz.

Le duc Mecklembourg a refoulé hier l'ennemi près de Dreux.

Le général Cestlowe, qui a commandé le 7^e corps, près de Dreux, a fait peu de pertes. Nous avons fait beaucoup de prisonniers. La poursuite de l'ennemi continue dans la direction du Mans.

La note du prince Gortschakoff

L'Europe va éprouver une fois de plus la vérité de nos remarques souvent répétées sur le vide que fait dans la politique internationale l'absence de la France, de la France véritable, de la France des quatorze siècles dont a parlé M. Gambetta.

La dénonciation de l'acte de 1856, jetée sur l'Europe par la Russie, est comme une phase nouvelle de la guerre entre la Prusse et la France; nous ne saurions dire d'avance que c'est une guerre générale qui s'annonce, mais chacun sent que c'est une perturbation universelle des gouvernements qui se prépare, et cela parce que la France manque à l'Europe comme centre d'équilibre, comme force modératrice des ambitions ou des dissensions.

Il n'y a pas jusqu'au langage politique du comte de Gortschakoff qui n'indique un certain dégoût des habitudes de réserve diplomatique que gardaient les cours monarchiques sous l'exemple de la vieille France jusque dans les déclarations de dissentiment qui servaient de préface à des ruptures éclatantes.

L'empereur de Russie, dit le chancelier russe, ne saurait admettre que des traités enfreints dans plusieurs clauses essentielles demeurent obligatoires dans celles qui touchent aux intérêts directs de la Russie, ni que la sécurité de l'empire dépende d'un factum qui n'a pas résisté à l'épreuve du temps, et soit mise en péril par son respect pour ses engagements.

C'est là toute la raison de la dénonciation du traité de 1856.

Nous qui ne sommes pas suspects de mauvais vouloir pour la Russie, nous devons déclarer que nous ne trouvons pas en ce langage la trace de son art politique dans l'expression de ses desseins ou de ses griefs.

C'est une nouveauté d'entendre désigner sous ce nom peu respectueux de factum un acte délibéré par tous les grands Etats; encore fallait-il indiquer en quoi il a été enfreint, et par qui il l'a été.

En second lieu, c'est donner à la plainte une exagération trop manifeste, que de déclarer à l'Europe que « la sécurité de l'empire russe dépend d'un factum » qui déjà serait en lambeaux. La langue de la chancellerie russe n'a plus ici ses habiletés, et voulant exagérer la plainte, elle lui ôte toute vraisemblance.

Ce qui reste évident, c'est un parti pris, et par malheur, manifesté par une triste coïncidence avec les scandales de la guerre faite, non plus à l'empire écroulé de Bonaparte, mais à la France, victime des folies de cet homme d'aventure.

En cela encore se fait sentir cette absence d'une France grande, forte et respectée des conseils de l'Europe.

Il y a de l'arbitraire dans la diplomatie, par la raison qu'il y a de la révolution dans la conduite de chaque peuple. Si la France avait sa règle propre, l'Europe ne verrait pas son droit public livré à la

fantaisie des interprétations de chaque Etat.

Cette situation, on le voit, est toujours la suite de l'état de révolution où est le monde. Les gouvernements qui se croient le moins touchés par cette contagion en sont atteints comme les autres. L'acte tombé de Pétersbourg, quelle qu'en doive être les conséquences politiques immédiates, peut devenir le signal d'un trouble révolutionnaire qui dépasserait toutes les subversions que l'Europe a vues depuis 1792.

(Univers.) LAURENTIE.

La question russe.

Le Times regrette que l'empereur de Russie ait choisi le moment actuel pour rouvrir la question d'Orient. On dira, fait remarquer ce journal, que le Czar a considéré les embarras de l'Europe occidentale comme fournissant une occasion favorable de se soustraire aux obligations qui sont le résultat de la guerre de Crimée. Un tel aveu, malheureusement, accuse l'existence d'une politique qui obéit à la force et non à la loi, et porte une atteinte fatale à la foi que peuvent avoir les peuples dans les stipulations des traités.

Voici les conclusions de l'article du Times :

« Nous ne saurions découvrir dans la circulaire du prince Gortschakoff aucune raison de réviser les dispositions de l'arrangement de 1856. Si des raisons existent, elles doivent se trouver ailleurs que dans sa dépêche. En même temps, nous le répétons, si la Russie a de bons motifs pour réviser le traité de 1856, que ne les produit-elle d'une façon régulière? Elle trouvera l'Europe prête à écouter son argumentation, mais unie contre elle, si elle prend le ton rude et arrogant.

« Nous ne pouvons naturellement prétendre qu'un traité une fois conclu ne puisse jamais être révisé. Le temps marche, les circonstances changent, et telle combinaison qui peut être judicieuse et politique aujourd'hui pourra devenir pernicieuse quelques années après. Bien plus, il est arrivé quelquefois que des successeurs ont trouvé que leurs prédécesseurs dans la vie publique avaient souscrit des traités qui ne pouvaient être défendus, parce qu'ils contredisaient aux principes essentiels de la vie nationale.

« La Belgique s'est séparée de la Hollande, la Lombardie et Venise sont retournées à l'Italie, et nous avons approuvé, favorisé même ces changements en dépit des traités de 1815, parce que nous étions forcés de reconnaître que les unions qu'ils détruisaient foulaient aux pieds arbitrairement les libertés nationales.

« Mais à présent nous n'avons pas d'excuse pour mettre de côté l'arrangement de 1856. Ses principes essentiels sont des principes de paix, et aucune circonstance ne s'est produite qui nous autorise à nous en départir. Si la Turquie refuse d'accepter l'offre du Sultan qui l'affranchirait des obligations du traité de Paris, si elle insiste pour regarder l'Empereur comme obligé par les stipulations qu'il a souscrites, il nous sera impossible de mettre nous-mêmes en oubli nos propres obligations comme partie contractante.

« La conséquence est grave. Nous l'envisageons sans crainte, mais non légèrement. Toutefois, malgré cette gravité nous protestons que notre sentiment de peine le plus vif, en ce moment, est de voir l'apparente infidélité du czar et la forme rude avec laquelle il a dénoncé le traité. Quelle confiance peut-on avoir dans les traités dès qu'on saisit le premier moment de trouble pour répudier une obligation qui peut paraître désagréable? »

« L'opinion publique en Russie nous a aidé à recommander la paix entre la Prusse et la France, en prenant pour base des stipulations le démantèlement des places fortes comme garantie de sûreté. Mais comment espérons-nous que la Prusse consentit à accepter cette garantie, alors qu'elle voit l'empereur de Russie dénoncer des engagements de la même espèce au premier moment où il pense follement pouvoir s'y soustraire? »

Le Daily Telegraph regrette également que la Russie ait saisi l'occasion que lui offraient les embarras actuels des puissances occidentales, pour se soustraire à ses obligations; il regrette en outre la forme de la communication du cabinet russe.

« Si la Russie, dit-il, juge une révision du traité désirable pour ses intérêts, toutes les représentations qu'elle eût pu faire à un moment opportun et d'un ton amical, auraient probablement été accueillies avec considération. Ce n'eût été que de la courtoisie de la part des signataires d'une grande puissance d'examiner la valeur des faits et des arguments produits à l'appui d'une demande de modification des clauses d'un traité.

« Mais il est impossible aujourd'hui de ne pas juger les réclamations de la Russie par le moment choisi pour les présenter et le ton avec lequel elles sont faites. Le moment est si manifestement inopportun que le bon sens des Anglais aperçoit immédiatement qu'il y a derrière la demande une raison que l'on ne juge pas utile de faire connaître. Il semble que la Russie ait choisi ce moment parce qu'elle s'imagine que l'Angleterre est isolée et relativement impuissante, la France terrassée et incapable, même si elle le voulait, de faire respecter la sainteté des stipulations, et l'Autriche tenue en échec par la Prusse. Quant aux représentations de la Russie, elles ne proposent pas des changements, elles les demandent et le ton de la note russe, bien que, éminemment courtois, est incontestablement impérieux.

« Nous n'avons pas besoin d'insister sur la gravité de l'incident. Il reste à voir si des explications plus complètes n'amoindriront pas les éléments fâcheux du différend diplomatique qui vient de se produire, et si de franches déclarations faites de part et d'autre en temps utile n'écarteront pas la question soulevée de la liste des sujets délicats, avant que des discussions animées n'aient aggravé les points du différend et les aient convertis en un sérieux danger pour la paix européenne.

Le Standard conseille au gouvernement anglais de ne pas céder aux prétentions de la Russie et exprime la conviction que la fermeté de l'Angleterre engagerait le cabinet russe à retirer ses demandes. D'après ce journal, c'est la seule politique qui réussirait à écarter une guerre nouvelle.

Le Morning-Post exprime l'opinion que le traité doit être maintenu, parce qu'il est aussi nécessaire aujourd'hui qu'à l'époque de sa conclusion.

Le Morning-Advertiser est d'avis que si les puissances neutres sont incapables d'empêcher une nouvelle aggravation des troubles européens, il est temps que les nations d'Europe cherchent ailleurs que dans l'action des cours, des diplomates et des armées, les moyens de sauvegarder la paix que toutes désirent et dont les souverains et les gouvernements les dépouillent constamment.

Les correspondances de Londres font prévoir une crise ministérielle comme presque inévitable dès les premières séances du parlement.

Outre que la politique du cabinet dans la question franco-prussienne a cessé d'être à l'unisson de l'opinion publique, devenue complètement sympathique à la France, l'incident que vient de soulever la Russie, crée une complication nouvelle dont l'opposition est disposée à le faire respectable, et dont on doute que M. Gladstone et ses collègues, déjà divisés entre eux, soient de force à sortir victorieusement.

Les calculs du général Moltke.

Le général de Moltke est, de l'aveu de tous, dit la Patrie, un remarquable mécanicien, faisant agir ses grandes armées comme un officier de marine met en marche, par un léger signal, tous les rouages si compliqués et si délicats de ces immenses machines qui meuvent nos navires; tout est chez lui calculé, pondéré, algébrique, et il a des formules toutes faites, qui, dans telles conditions connues, dégagent de suite le grand X qu'on appelle une victoire. Les portefeuilles sont pleins d'hypothèses prévues et de

problèmes résolus, et, quand un accident se présente, il peut dire à son chef d'état-major: « Prenez donc le dossier 127, série AEZ; donnez des ordres en conséquence, et laissez-moi préparer mon plan d'invasion en Courlande pour 1877. »

Cependant il y a des moments où ce génie de la méthode destructive doit être trompé par le succès de ses opérations, car tout a dépassé les limites du vraisemblable.

Il a fallu un concours prodigieux d'ignorance, de légèreté et d'incurie pour que Reischaffen ait entraîné fatalement nos chutes à Sedan, Strasbourg et Metz, l'investissement de Paris et la marche sur Lyon. Vraiment tout cela était-il côté successivement sur les plans du général allemand?

Avait-il pressenti que nos généraux éperdus ne pourraient retenir sur les Vosges une armée affolée et lui livreraient tout ouvert le cœur de la France?

Avait-il deviné les erreurs de MacMahon et les fautes de Bazaine?

Non, von Moltke n'avait pu spéculer sur toutes ces tristesses ou ces hontes, et la faiblesse de ses adversaires a fait son jeu plus beau que ses propres manœuvres.

Or, est-ce que, trop bien servi par la fortune, il ne devra pas aussi subir quelque déception par un juste retour aux règles des probabilités?

Un journal anglais représentait dernièrement Moltke, étudiant ses cartes à Versailles, notant les résistances à briser, calculant les forces respectives de toutes les armées jusqu'au plus petit détachement, et embrassant le tout dans une vaste synthèse.

Son travail terminé, il remettait à M. de Bismark l'équation suivante :

La force effective des troupes allemandes pendant l'hiver égale la résistance des forts pendant 60 jours de siège, plus la résistance des troupes, représentée par 250,000 hommes.

Le Daily Telegraph reconnaît que ce calcul peut fort bien être inexact; car, à côté des éléments connus, bien d'autres peuvent surgir et détruire l'équation.

Ces inconnus s'appellent les forces morales d'une nation.

Ainsi, pendant la grande révolution, le duc de Brunswick aurait pu chiffrer le pouvoir de résistance d'une armée qui était désorganisée par les divisions d'une assemblée dont Mirabeau était le chef, mais qui recevait les ordres des clubs et de Danton.

Mais le duc ne pouvait apprécier la force nouvelle que donnerait à la France cet étrange et puissant esprit démocratique venant tout à coup faire une religion des droits de l'homme.

Savait-il ce qu'était une nation pleine de rage, de désespoir, et prête à payer de sa vie le salut de sa liberté?

Il ne pouvait deviner l'audace de Dumouriez à Valmy, les merveilleuses conceptions de Moreau et surtout les éclairs de génie que lancerait bientôt un pauvre diable de lieutenant d'artillerie.

Quoi! c'est un jeune homme malingre et inconnu qui va détruire tous les raisonnements de la vieille école stratégique et confondre les savans par des campagnes d'hiver, des armées traversant les Alpes! Et c'est à l'aide des hérésies les plus monstrueuses qu'il battra les théoriciens scandalisés!

Tout était perdu cependant quand Bonaparte nous sauva à Marengo et à Lodi.

Allez donc vous fier à la science!

Il est vrai que jusqu'ici de Moltke n'a pas rencontré sur son chemin le général de 1797, et ses relations avec le dernier des Bonaparte ont été plus agréables que celles de ses prédécesseurs avec le premier à Iéna.

Qui, nous reconnaissons cela; mais malgré la différence des temps, il reste encore bien des choses possibles pour la machine du grand ingénieur en chef allemand.

Non pas que nous attendions un Deus ex machina: hélas! les miracles se font rares!

Non pas encore que nous comptions absolument sur telle ou telle individualité.

C'est dans la volonté de tous que reposent nos espérances; c'est dans l'énergie commune, dans la nécessité de vaincre et dans le patriotisme de la nation entière.

Patriotisme, qui ne chante pas comme on le fait dans le théâtre de Marseille, où

les chœurs civiques crient sans cesse: « Partons! » sans que les civiques parlent jamais!

Ce qu'il nous faut, c'est un patriotisme froid, réservé, sans emphase.

Du travail, de l'activité, du moral, de l'argent, et pour tout bruit, celui du canon!

De Moltke n'a pas prévu cette transformation d'une France légère, qui, devenant pleine de volonté et d'énergie, peut fausser la spirituelle équation du Daily Telegraph et les calculs mathématiques du stratège prussien. — S. Buchot.

L'ARMÉE TURQUE.

La Fremdenblatt de Vienne donne un exposé sur la situation de l'armée turque, venant de source militaire, et qui a un intérêt spécial au moment où un conflit entre la Russie et la Turquie est imminent. Il dit que ceux qui ont surveillé pendant ces dernières années le développement de l'organisation de l'armée turque et vu ces nombreux coups en action et en négliçé, en sont venus à cette conclusion qu'elle est maintenant sur un pied à pouvoir résister à n'importe quelles troupes que puisse envoyer la Russie contre elle. Même en 1853 et 1854 les Russes étaient hors d'état de remporter une victoire décisive sur les Turcs et depuis cela l'administration militaire de la Porte a pleinement profité des avantages de chacun des perfectionnements modernes. Toutes les batteries de campagne ont des canons rayés et les principales forteresses et citadelles sont armées de puissantes pièces de siège. Tous les hommes de l'infanterie de la cavalerie et du génie sont armés de fusils sniders et l'artillerie de revolvers à 5 coups. La réserve et la milice ont aussi tous des carabines minié mais tous peuvent être aussi munis très promptement de sniders.

Un autre élément important du nouveau système militaire, l'éducation des officiers a été particulièrement soignée et les écoles militaires peuvent maintenant fournir par année environ 120 officiers qui sont employés en partie dans les différents corps de l'armée; l'ancien plan qui consistait à employer des étrangers comme officiers, ce qui ne donne jamais de bons résultats, est maintenant abandonné et leurs places sont occupées par des indigènes qui, par une suite sérieuse d'études tant dans leurs pays qu'au dehors, sont maintenant eux-mêmes passés maîtres dans les plus récents perfectionnements de l'art de la guerre. Les relations des officiers avec leurs hommes sont sur un pied tout paternel qui cependant est un véritable avantage avec l'excellente discipline observée maintenant dans toutes les branches de l'armée. Les officiers en disponibilité aussi ont une influence et une autorité très-grande, des privilèges considérables leur ont été récemment accordés afin de les engager à rester au service. L'habillement de l'armée est très-confortable et éminemment pratique et le fourrage est réduit au poids le plus possible, la cavalerie est admirablement fondée et les fourgons d'artillerie sont en tous points ce que le soldat le plus exigeant peut désirer.

Quand aux hommes ils sont aussi soldats que ceux de n'importe quelle nation de l'Europe. Patients, obéissants et intelligents ils endurent les difficultés de toutes espèces sans un murmure et ils sont excessivement adroits et vifs dans toutes les manœuvres militaires. Le seul point dans lequel ils pourraient être trouvés inférieurs aux troupes européennes c'est qu'ils sont inaccoutumés au tir et qu'ils préfèrent le combat corps à corps. Les prenant ensemble, l'écrivain prétend que, tout mérite rendu à chacun, les troupes turques peuvent attendre avec calme une attaque de la Russie. D'autant plus que la Russie ne pourrait mettre en campagne des forces plus considérables que la Turquie quant au nombre d'hommes, car son immense territoire et les exigences de la police intérieure la forcent à conserver chez elle une armée importante, et la Turquie sans compter la Landwehr ou les contingents de ses alliés peut disposer d'une force de 350,000 hommes, 50,000 chevaux et 900 canons sans parler de sa flotte qui est plus respectable, et pour le moins aussi bonne que celle de la Russie et est commandée par un chef capable et expérimenté.

Courrier de Tours

(Correspondance particulière du Journal de Roubaix.)

Tours, mercredi, 16 novembre.

Nous sommes depuis quelques jours sans nouvelles de Paris: il n'est arrivé ni lettres privées, ni communications officielles; au ministère de l'intérieur, à Tours, il n'est aujourd'hui offert aux journaux que quelques dépêches sur des incidents de guerre de médiocre impor-